



desclée
de
brouwer

Essais
Religion

Francis Deniau
**Chemins de vie,
chemins de Dieu**

Chemins de vie, chemins de Dieu

Du même auteur

Mariage, approches pastorales, Chalet, 1985.

Jésus, l'ami déroutant, Desclée de Brouwer, 2002 et 2009.

Bernadette et nous. Entre Lourdes et Nevers, Desclée de Brouwer/Lethielleux, 2008.

De Marie à Bernadette, un chemin de méditation, avec Josiane Boret, Desclée de Brouwer/Lethielleux, 2010.

Un évêque en toute bonne foi, avec Frédéric Teulon, Fayard, 2011.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur les autres et notre relation avec eux, sur nous-mêmes aussi, un regard dépréciatif, un regard qui rapetisse. Cela rétrécit toutes choses, nous enferme en nous-mêmes et rend tout bien triste et sans âme.

La capacité de s'émerveiller et de dire merci est au contraire ce qui permet de se réjouir de tout ce qui nous est donné, dans ce que nous sommes avec toutes nos fragilités de vivants, dans ce que nous recevons des autres, dans notre communication avec ce milieu qui nous fait vivre, depuis notre environnement le plus proche jusqu'à toute notre planète bleue – et bien au-delà, puisque nous sommes « poussières d'étoiles⁷ » et que le cosmos tout entier nous habite...

Pouvoir dire merci change la vie ! Je suis habité par une gratitude qui me dépasse. Je suis ce vivant doué de parole, au sein d'une culture particulière et au sein de l'humanité. Dire merci est comme une dépossession qui me libère : je ne suis pas enfermé sur moi-même ; en reconnaissant ce que j'ai reçu et ce que je reçois, j'ouvre pour moi et pour les autres un espace de liberté. Dans la dépossession de moi-même, je m'ouvre aussi à une solidarité toute simple : ce qui m'est donné ne m'appartient pas comme ma propriété exclusive, mais est ouvert à tous et je suis invité à le partager selon des voies toujours à inventer⁸.

Recevoir, s'émerveiller, dire merci : ce serait peut-être là le secret de la vie.

Et, à partir de là seulement, je peux apprendre à donner. Mon don n'aura plus saveur d'impérialisme. Simplement, sachant recevoir, je saurai que ce qui m'est donné est aussi pour tous, et d'abord pour ceux qui me sont proches, que ce soit par toute l'histoire qui nous a mis ensemble ou que ce soit par accident imprévisible.

Là est le cœur du récit juif et chrétien.

Je pense aux récits de la création, dans le livre de la Genèse. Je pense à la prière des psaumes où le « merci » tient une grande place, aux « bénédictions » juives qui rapportent tous les actes de la vie quotidienne à Celui dont nous en recevons la possibilité. Je pense à ce chant du repas pascal où on énumère tous les dons faits au peuple en disant à chaque fois : « Cela aurait suffi »... Mais le don est allé encore plus loin. Je pense aussi à l'enseignement de Jésus sur l'attention aimante que nous porte le Père, mais nous y reviendrons.

Approcher de « Dieu », ne serait-ce pas recevoir au sens le plus fort ? Tout reprendre de notre vie sous cet angle. Avoir quelqu'un à qui dire vraiment merci. Ouverture de la vie, des relations, de l'itinéraire personnel...

Un amour méconnu... un amour qui fait vivre et qui prend au sérieux chaque personne... un amour jamais « déçu », toujours insistant... un amour véritable, qui attend l'autre et attend de lui... Voilà qui serait d'abord « Dieu ».

Recevoir de lui n'a jamais de dimension ou de risque de prise de pouvoir, d'impérialisme Et pourtant les caricatures ici ont tant fleuri ! Nous risquons tant d'identifier Dieu à nos propres prises de pouvoir – et du coup, nous ne pouvons que résister à l'image du maître, du sauveur suprême, du *pantocratôr*, de l'omniscient que la petite fille citée par Nietzsche trouve indécent⁹...

Mais, tout au contraire, « Dieu » aussi est réception et merci. Et il peut donner librement parce que son don est aussi, non ce qui emprisonne son destinataire, mais ce qui suscite sa liberté.

Et le récit chrétien insiste : cette capacité de recevoir et de donner est au cœur du mystère de Dieu lui-même. Tout ce qui suit va développer cela.

Mais d'abord : faut-il nommer Dieu ? Ne serait-il pas plus

respectueux de lui comme de nous-mêmes que de le laisser incognito dans notre monde ? La discrétion de sa présence n'est-elle pas une indication en ce sens ?

Question profonde, qui rejoint notre recherche et notre expérience, qui respecte aussi ce que nous pouvons bien appeler l'absence ou le silence de Dieu qu'évoque une hymne liturgique :

À la mesure sans mesure
de ton immensité
Tu nous manques, Seigneur.
Dans le tréfonds de notre cœur
ta place reste marquée
comme un grand vide, une blessure

Cependant, nommer donne aussi de pouvoir évoquer, invoquer. Cela peut permettre une autre relation. Nommer Dieu ?

La vie est la vie

La vie est beauté, admire-la
La vie est félicité, profite-en.
La vie est un rêve, réalise-le.
La vie est un défi, relève-le.
La vie est un devoir, fais-le.
La vie est un jeu, joue-le.
La vie est précieuse, soigne-la bien. La vie est richesse, conserve-la.
La vie est amour, jouis-en.
La vie est un mystère, pénètre-le.
La vie est une promesse, tiens-la.
La vie est tristesse, dépasse-la.
La vie est un hymne, chante-le.
La vie est un combat, accepte-le.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

morales...

Maurice Bellet⁴ parle du « dieu pervers », quand le discours sur Dieu sert à justifier, plus ou moins consciemment, des comportements, des types de relations, ou des situations qui sont en fait contraires à ce que l'on prétend dire de Dieu. Celui qui est victime de scénarios de ce genre est comme enfermé à double tour : toute voie vers Dieu lui est fermée puisque ce qui prétend lui parler de Dieu est ce qui lui en interdit complètement l'accès.

Il y a aussi des interprétations de l'histoire personnelle ou collective qui font intervenir Dieu et, en quelque sorte, absolutisent une lecture qui pourtant ne va pas de soi et qui risque d'enfermer dans une approche de Dieu qui tirerait les ficelles derrière le rideau et laisserait peu de place à la liberté humaine. Quelquefois, on a l'impression que la Providence n'est qu'un autre mot pour le destin. Il y a un providentialisme qui est indigne et de Dieu et de l'homme !

Alors, de grâce, qu'on ne se presse pas de prononcer le Nom de Dieu à propos de tout et comme s'il nous donnait une vision englobante et définitive des moments de l'histoire et du sens de nos vies !

Il devrait y avoir une grande réserve pour prononcer ce Nom. Comme l'ont compris nos frères Juifs. Non seulement ils s'abstiennent de prononcer le Nom révélé à Moïse, qui est comme le nom propre de Dieu, mais le mot même de Dieu, ils hésitent à le prononcer comme à l'écrire. L'écriture comportera un signe qui évite le mot lui-même, et évitera de le prononcer. On écrira par exemple: D.eu. Dans la célébration liturgique, le Nom révélé à Moïse sera remplacé par « le Seigneur » (et les voyelles inscrites sous les quatre lettres du Nom divin seront les voyelles du mot que nous traduisons par « le Seigneur »). Dans

la conversation courante, le Nom sera remplacé par, justement, la simple désignation: LeNom, HaChem.

Mais là encore, il n'est pas question seulement de lecture et d'écriture. Il s'agit d'entrer dans une manière de garder cette réserve chaque fois qu'il est question de nommer Dieu. Ne pas prononcer son Nom d'une manière qui serait indigne, ou qui l'utiliserait sans le respecter.

Pour autant, il ne s'agit pas de renoncer à nommer Dieu. Avec la conscience que « rien n'est plus dangereux », il s'agit pourtant, surtout dans le monde d'aujourd'hui, d'oser prononcer ce Nom qui risque tellement de tomber dans l'oubli... et de laisser notre monde à sa clôtüre.

*

Le silence et l'absence

Mais le plus étonnant, c'est que Dieu lui-même observe cette réserve. Du point de vue athée qui était le sien, Jean-Paul Sartre notait : « La conscience meurt au contact de l'absolu. » De son côté, la Bible note fréquemment : « On ne peut voir Dieu et rester en vie », si bien que ceux qui sont témoins d'une manifestation de Dieu en sont effrayés et s'attendent à en mourir. Aussi Dieu ne va-t-il s'approcher de l'homme qu'avec d'infinies précautions, en utilisant toutes les médiations possibles, que des individus ou l'ensemble du peuple d'Israël lui réclament.

Quelqu'un me disait récemment : « À force de vivre l'expérience du silence et de l'absence de Dieu, j'en conclus à son inexistence. » Je lui faisais remarquer que si Dieu est Dieu, s'il est, il ne peut court-circuiter chez nous cette expérience du silence et de l'absence. Sinon, il s'imposerait d'une manière qui

ne nous permettrait pas, à nous, d'être, de respirer, de prendre nos responsabilités. Il est vrai que nous nous bâtissons souvent l'image d'un dieu qui s'imposerait, qui dirigerait le monde du haut de sa toute-puissance, qui se manifesterait avec évidence si bien que ceux qui ne le reconnaîtraient pas seraient de mauvaise foi ou manqueraient gravement d'intelligence. Bref, un dieu qui n'aurait aucun respect pour les êtres qu'il a créés libres...

De l'absence de Dieu, on peut bien sûr conclure à son inexistence. Mais il faut aussi considérer que, s'il existe, c'est aussi dans cette absence qu'il peut se faire reconnaître comme Dieu. La trop grande présence serait la mort de la conscience et de la liberté des êtres humains. Or je crois que le Dieu Créateur veut ma vie, ma liberté et ma responsabilité. S'il n'en était pas ainsi, s'il était le Jupiter des Mouches de Jean-Paul Sartre, il ne m'intéresserait pas une seconde. Et la seule attitude juste, de la part de l'homme, serait de le refuser.

Il ne s'agit pas pour autant de dire que l'absence prouverait l'existence de Dieu. On tomberait dans la caricature que dessinait mon ami Georges Kowalski, en parlant du « théorème du chat invisible ». À savoir : « S'il y avait ici un chat invisible, on ne verrait rien. Or on ne voit rien. Donc, il y a un chat invisible ! » Pur sophisme ! Si je crois en Dieu, c'est quand même sur d'autres bases, que nous continuerons à explorer dans les chapitres suivants. Notons simplement que l'expérience de l'absence fait partie de la manière dont, nécessairement peut se construire une relation entre « Dieu » et nous. Dieu est discret. C'est un avantage qu'il a sur beaucoup de ceux qui parlent de lui – comme sur beaucoup de ceux qui dénie son existence.

Cela rejoint notre expérience des relations humaines. La vérité d'une relation repose souvent sur la discrétion et le respect qui peuvent exister entre l'une et l'autre personne. Cela rejoint aussi ce que peut être notre chemin spirituel, et notre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quanta, des quatre grandes forces ou interactions et de leurs valeurs, qui permettent que dans un recoin de l'univers, il y ait l'humanité⁹... On peut admirer que les multiples branches de l'évolution aient, à partir des mammifères terrestres puis des primates abouti dans un de ses rameaux, à l'*Homo sapiens*.

Au-delà de l'approche scientifique, qui cherche à décrire, à expliquer, à comprendre, et s'interdit pour cela l'interprétation en termes de sens, on peut revenir sur toute cette histoire à partir de ce point d'aboutissement qu'est pour nous l'humanité, puisque nous en sommes. Retour du narcissisme ? Peut-être faut-il nous rappeler l'avertissement de Freud qu'un minimum de narcissisme est nécessaire pour vivre, tout simplement. Ce qui est vrai de l'individu est peut-être vrai aussi de l'humanité. Et, de toute façon, puisque nous sommes là, il est bien légitime que nous regardions les choses de notre propre point de vue. Plus même : nous ne pouvons faire autrement ; d'où partirions-nous si ce n'est de nous-mêmes ?

D'un point de vue scientifique, on parle aujourd'hui de « principe anthropique ».¹⁰ Nous sommes les observateurs de l'univers, et notre univers est tel qu'il permette l'émergence de la vie et de la pensée. Bien sûr, il ne pourrait être autrement puisque nous y sommes et que c'est nous qui posons ces questions. Mais est-il fait pour permettre cette émergence ? Parmi la multitude des univers possibles et dont certains sont probablement existants, notre univers permet cette émergence. D'autres univers sont inobservables, le nôtre est observable puisqu'il comporte ces observateurs que nous sommes.

Est-ce une réintroduction de la finalité, d'un point de vue scientifique ? On en discute.

En tout cas, les différentes sciences, dans leurs démarches, leurs explorations et leurs théories mettent en relief une

prodigieuse intelligibilité de l'univers. En même temps, dans chacune comme dans leur totalité, nous savons bien que nous n'avons pas fini de découvrir, et que sans doute l'humanité ne finira jamais de découvrir, ce qui est à la fois vertigineux et passionnant¹¹.

Les Anciens parlaient du « logos » de l'univers, de son intelligibilité, de l'intelligence qui l'habite. Nous aurions bien plus qu'eux la possibilité d'en parler. Comme nous l'avons dit: non d'un point de vue scientifique, étant donnée la limite épistémologique qui définit son champ et sa démarche, mais d'un point de vue de philosophie, de sagesse, voire de théologie.

L'univers a son ampleur et sa logique. Parler du Dieu créateur, ce n'est pas imaginer un dieu magicien correspondant à nos fantasmes de toute-puissance. Dieu n'est pas perfectionniste, ni n'agit par miracles. Il a lancé un processus qui a ses ressources de puissance et d'intelligibilité. Et à partir de là les choses suivent leur cours. S'il ne joue pas aux dés, il n'intervient pas non plus à tout bout de champ.

Un « Dieu » créateur ne correspond pas à nos fantasmes infantiles de toute-puissance. La volonté de Dieu n'est pas l'arbitraire... Nous aurons l'occasion d'y revenir devant le mal et le malheur.

Et je peux bien considérer que l'humanité, et même chaque être humain en particulier, est au cœur de cette création. Elle en est le but et le sens. Il y a une relation unique entre le Créateur et chaque personne, « seule créature sur terre que Dieu ait voulue pour elle-même¹² ».

Cette expression très forte du concile Vatican II nous fait venir à ce qu'est fondamentalement la relation de création : une relation d'amour, un projet d'union dans la différence. Nous parlerons plus loin de la vocation trinitaire de la personne

humaine. Mais déjà, dans le livre de la Genèse, le premier récit de la création parle de l'être humain, homme et femme, créé à l'image de Dieu et selon sa ressemblance. Dans les cinq premiers jours, Dieu parle, et il crée par sa parole, mais cette parole n'a pas d'interlocuteur. Au sixième jour, non seulement il crée par sa parole, mais il adresse sa parole à l'homme et à la femme. Ils ne sont pas seulement son œuvre, ils sont déjà ses partenaires. Et au septième jour, il se retira pour leur laisser pleine responsabilité dans la création.

Dieu et l'humanité : une relation de reconnaissance réciproque, où Dieu ne s'impose pas, se fait discret pour que les êtres humains trouvent tout leur espace. Une relation où Dieu est aussi demandeur. Il n'est en rien condescendant, lointain, se penchant avec une certaine distance vers ces pauvres créatures. Il est demandeur d'une vraie relation, il proposera une alliance, il demande d'être aimé. « Un amour méconnu », dit le frère Emmanuel¹³ : Dieu a le désir d'être aimé, c'est ce qu'il demande dans le *shema Israël*¹⁴ ou chez saint Jean. Même s'il n'a nul besoin de nous pour être lui-même, il se fait désireux, désirant. De nous aussi, il demande à recevoir, autant que nous pouvons recevoir de lui.

Nous étions partis du cosmos, de l'histoire de la vie et de l'évolution sur notre terre, nous y avons situé l'humanité et chaque personne humaine. Mais l'important se joue bien là, en chaque personne. Comme dit saint Augustin: je te cherchais à l'extérieur, mais tu étais en moi¹⁵... Au plus secret de chacun de nous, il y a cette relation qui nous constitue, et qui nous constitue en partenaires d'un amour qui aspire à la réciprocité. Mystère de chaque personne, où que chacun en soit – et mystère de Dieu qui nous suscite, nous aime et nous espère.

Oui, tout est reçu et donné, et chacun est invité à cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maîtrises ta force, tu juges avec sérénité, et tu nous gouvernes avec tant de ménagements. Le pouvoir d'agir est à ta disposition quand tu le veux » (12,17-18). Dieu n'a rien à prouver et, à la différence des êtres humains, sa puissance n'est pas démonstration de force.

C'est ce que souligne Dietrich Bonhoeffer¹¹ :

« Le Dieu qui est avec nous est le Dieu qui nous abandonne (Marc 15,34) ! Le Dieu qui nous laisse vivre dans le monde sans l'hypothèse de travail Dieu, est celui devant qui nous nous tenons constamment. Devant Dieu et avec Dieu, nous vivons sans Dieu. Dieu se laisse déloger du monde et clouer sur la croix. Dieu est impuissant et faible dans le monde et ainsi seulement il est avec nous et nous aide. Matthieu 8,17 indique clairement que le Christ ne nous aide pas par sa toute-puissance, mais par sa faiblesse et ses souffrances.

Voilà la différence décisive avec toutes les autres religions. La religiosité de l'homme le renvoie dans sa misère à la puissance de Dieu dans le monde. Dieu est le *deus ex machina*. La Bible le renvoie à la souffrance et la faiblesse nouvelle édition 2006 ; lettre du 16 juillet 1944. de Dieu ; seul le Dieu souffrant peut aider. Dans ce sens on peut dire que l'évolution du monde vers l'âge adulte dont nous avons parlé, faisant table rase d'une fausse image de Dieu, libère le regard de l'homme pour le diriger vers le Dieu de la Bible qui acquiert sa puissance et sa place dans le monde par son impuissance. »

Il nous faut en revenir au *logos* de la croix¹². Mais d'abord refuser un usage, une instrumentalisation de la croix du Christ qui en ferait une « explication » qu'on projetterait sur le mal et le malheur du monde. Ni ce qu'a vécu Jésus ni ce que nous vivons n'est alors respecté. L'événement du Golgotha, les événements de nos vies s'effacent devant un schéma explicatif qu'on plaque sur les réalités de la vie. Que de discours proches de ceux des amis de Job dans des exhortations à vivre la souffrance selon un schéma qui la rend supportable pour les

autres... mais peut être très loin de celui ou de celle qui souffre ! Mais que de vies transfigurées par l'union à la passion du Christ¹³ ! Simplement, abstenons-nous de parler à la place des autres et laissons-leur l'initiative et la parole...

Le *logos* de la croix. Faiblesse et folie – mais la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes, la folie de Dieu est plus sage que les hommes¹⁴...

Dieu est plus grand ; il n'a rien à démontrer ; sa puissance peut prendre des voies qui ne sont pas les nôtres ; sa grandeur ne se mesure pas aux dimensions de ce que nous appelons la grandeur ; sa puissance ne se mesure pas aux dimensions de ce que nous appelons la puissance.

Sans doute y a-t-il quelque chose d'assez proche de notre impuissance qui est aussi présence et comble de la relation... En tout cas, c'est cette expérience qui peut le mieux, par analogie, nous permettre d'approcher la puissance de Dieu telle qu'elle se révèle dans la croix du Christ. Nous y reviendrons...

Déjà, nous pouvons dire que la toute-puissance n'est pas n'importe quoi. Elle ne relève pas de cette toute-puissance fantasmée que nous imaginerions pour nous. Comme si n'importe quel désir pouvait avoir une réalisation immédiate. Si nous faisons de « Dieu » un simple détour pour satisfaire cette imagination de toute-puissance qui nous habite, alors nous attendons de lui qu'il réalise notre imagination, sans limite et sans délai. Mais ce « Dieu »-là n'est qu'un détour de nos propres fantasmes. Il nous faut renoncer à toutes ces images. La toute-puissance de Dieu n'est pas de pouvoir faire n'importe quoi n'importe comment, n'importe quand.

Le discours prononcé à Ratisbonne par Benoît XVI¹⁵ prend, à cet égard, fermement position contre l'idée que Dieu pourrait faire n'importe quoi, au-delà du bien et du mal, au-delà de ce

que, même avec toutes nos limites, nous percevons comme vrai, beau ou bien. On a souligné la maladresse avec laquelle il parlait de l'islam dont certains docteurs ont affirmé ce primat de la volonté cachée de Dieu sur le *logos*, parole et raison, qui nous fait approcher du bien. Mais sa critique vise plus directement certains docteurs catholiques qui ont mis en avant un certain volontarisme prêté à Dieu, qui l'amènerait à agir d'une manière inconcevable pour nous, et au-delà du bien et du mal. Nous sommes bien là dans le domaine de l'imaginaire et d'une toute-puissance qui n'a plus rien de divin.

Il faut aller plus loin encore ; comme nous l'avons dit plus haut, Paul parle du *logos* de la croix. Une puissance qui se manifeste dans la croix, puissance d'amour jusqu'au don de soi. Folie plus sage que les hommes, faiblesse plus forte que les hommes. Il s'agit réellement d'une victoire de l'amour, même si nous ne voyons pas que le monde soit changé, même si nous ne sommes pas encore à l'heure où le Christ Jésus remettra le Royaume au Père et où Dieu sera tout en tous, pour reprendre les mots de saint Paul¹⁶. Nous demeurons dans un monde où le combat continue...

*

Un mot aussi sur la prière dans ce combat contre le malheur. Il ne s'agit pas de fuir dans le « spirituel » ou de prendre une attitude pieuse. Cela n'aurait rien à voir avec notre véritable responsabilité humaine. Il s'agit d'un acte humain parmi d'autres, par lequel nous pouvons nous tenir devant Dieu avec toutes nos solidarités, avec les malheurs de nos proches, ceux du monde, ceux aussi qui nous atteignent personnellement.

Communion, solidarité et prière : même dans les relations entre nous, c'est la prière qui approfondit la relation. Pendant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« La manière d’agir du Seigneur est étrange »

Jusqu’ici, nous avons constaté le petit nombre des croyants dans notre société, la faible trace des enfants d’Abraham dans l’histoire de l’humanité, la constitution d’Israël mais aussi de l’Église, différemment, en petit troupeau dans le vaste monde...

Il nous faut maintenant affronter l’hypothèse qu’il ne s’agit pas seulement d’une contingence historique, qui aurait pu se passer autrement, et le pourrait peut-être dans le futur, mais que c’est le mode d’agir de Dieu. Un mode surprenant, déroutant, mais non sans signification.

Comme le répète la Bible : les manières de faire du Seigneur sont étranges ! À quoi Dieu répond : est-ce vraiment mes manières de faire qui sont étranges ? Ne sont-ce pas plutôt les vôtres ?

Mais ce qui était vrai pour l’Israël des temps bibliques l’est bien plus encore pour nous, depuis Descartes puis la philosophie des Lumières...

Nous pensons spontanément l’humanité comme une abstraction. « Tous les hommes », lisons-nous dans la Déclaration des Droits de l’Homme. C’est précieux en termes de reconnaissance du respect dû à chaque personne. Mais on oublie que derrière ce « tous », on pense en fait masculin et occidental, ce qui n’est pas une bonne voie pour le respect de chacun dans la diversité de l’humanité. De même, nous pensons l’égalité comme identité, et nous risquons de ressentir toute différence comme une inégalité : autre voie de négation de la différence et du manque de respect des plus faibles. Heureusement, au fondement de notre droit du travail, par exemple, il y a cette intuition que traiter de la même façon des gens différents peut engendrer les pires inégalités et les pires injustices.

Dieu ne semble pas entrer dans ces conceptions générales et abstraites de l'humanité ou de l'égalité. Sa manière de faire passe plutôt par le choix de quelques-uns, même si c'est en définitive en vue de tous. Il vise la totalité en procédant par le choix de quelques-uns. Et ces quelques-uns ne sont pas ceux qu'on attend! Ni les plus nombreux, ni les plus influents, ni les plus sages, ni les plus fidèles. Et pas davantage celles et ceux que les règles humaines ou les évidences culturelles feraient passer en premier⁸.

Il choisit le cadet plutôt que l'aîné, le petit dernier qu'on n'a même pas pensé à inviter et qui est resté à garder les vaches, le pécheur repentant plutôt que le grand prêtre, les pauvres et les petits plutôt que les sages et les savants. Et quand la troupe est trop nombreuse à ses yeux, il fait renvoyer chez eux des combattants que la sagesse humaine aurait fait garder au moins en réserve...

Être aujourd'hui concerné par une invitation qui nous a rejoints par surprise ou qui nous taraude sans que nous sachions comment ni pourquoi... ce n'est pas signe d'une intelligence aiguisée, d'une vertu développée, d'une intuition spirituelle affinée... Nous ne sommes que des pauvres et des mendiants, surpris par ce qui nous est donné, sans mérite ni prédispositions de notre part.

Nous ne pouvons que nous étonner, accueillir un don discret et en rendre grâce. Acceptant que ce don crée cette différence que nous tentons d'explorer depuis le début de ce chapitre. Acceptant que ce don nous confère une responsabilité particulière, sur laquelle nous reviendrons... Mais il nous faut d'abord en venir à ce qui est le comble de ce mode d'agir de Dieu.

La singularité de Jésus

Dieu prend comme partenaires des personnes et des groupes, une famille, un peuple. Il honore leur singularité - en vue de la singularité de tous, de chacune et de chacun dans l'humanité. Cette manière d'agir met en valeur non une généralité abstraite, mais des personnes, un peuple, des communautés. On peut même dire que, le peuple, il le constitue, le crée par son initiative : « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'a fait sortir de la terre d'Égypte, de la maison de l'esclavage⁹. » Et il ne cessera de le constituer, de générations en générations, à travers des événements uniques et qui ne se répéteront pas.

Au comble du comble de ce mode d'agir de Dieu : le choix non seulement d'une famille, d'un peuple, d'un petit troupeau... mais au sein du peuple d'Israël d'un homme. Un homme parmi des milliards depuis l'origine de l'humanité. Un Juif parmi des centaines de milliers depuis l'appel d'Abraham.

Plus que jamais, un événement unique. Ce Juif sera « la gloire d'Israël et la lumière des nations¹⁰ ». Il assumera, d'une manière nouvelle, la présence d'Israël au service des nations. Présence d'Israël, il sera aussi l'engagement de Dieu pour l'humanité.

Un seul homme pour toute l'humanité. À nouveau, nous sommes pris de vertige. Nous sommes au cœur de la foi chrétienne. Ce seul homme apparaîtra comme l'Unique Médiateur entre Dieu et l'humanité, le nouvel Adam, l'exégèse d'un Dieu que nul n'a jamais vu, la parole de Dieu en tout ce qu'il vit, le Fils qui succède aux prophètes et autres témoins dans l'histoire, le rayonnement de la gloire de Dieu et l'effigie de sa substance, la manifestation de la vie et de la liberté... Nous pouvons multiplier les désignations dont se sert le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est toujours vrai aujourd'hui, et il y a comme une invitation à demeurer devant la passion et la mort de Jésus. Demeurer dans le silence et sans trop de paroles...

Faiblesse et folie : nous pouvons accueillir la manière d'agir de Dieu sans forcément chercher à en rendre compte intellectuellement. Il y a eu bien des théologies de la rédemption, mais aucune ne peut prétendre être à la hauteur de l'événement du Golgotha. Et après tout, il ne s'agit pas de grandes théories, encore moins de Vendredi saint spéculatif, mais de ce qu'a vécu cet homme-là, écrasé dans le tourbillon de nos compromissions, de nos ambitions et de nos calculs. Et il y aurait quelque indécence à bâtir une belle théologie sur la crucifixion de quelqu'un d'autre.

La croix du Christ ne vient pas au secours de l'échec de nos théodicées¹⁶. Elle nous montre jusqu'où va l'engagement de Dieu envers nous. Elle nous ouvre aussi une brèche pour nous ouvrir à Dieu dans toutes les circonstances de nos vies et de la vie du monde. Elle nous indique une voie pour vivre, mais cette voie n'est pas prédéfinie, elle s'invente peu à peu dans la contemplation de l'événement vécu par Jésus et du sens qu'il lui donne.

Il nous faut rester longuement dans le silence, et nous laisser instruire par le ressuscité qui nous reconduit vers sa passion. Avec Paul, nous pourrions dire : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi » – parole très personnelle¹⁷. Ailleurs, Paul parle au pluriel, et la passion du Christ concerne toute l'humanité. Mais il n'hésite pas pourtant à s'inscrire dans une relation toute personnelle. Blaise Pascal recevra du Christ cette parole : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi. » Même relation très personnelle, qui bouleverse une vie.

Sur fond de silence, je crois pouvoir le dire moi aussi. Et

j'invite celle ou celui qui me lit à le recevoir aussi...

Et si cela nous éclaire sur notre propre condition, cela nous ouvre aussi au mystère de Dieu : aux relations de Jésus le Fils Unique avec le Père et à la communication de l'Esprit, que le quatrième évangile considère comme inséparable de la croix et de la mort de Jésus¹⁸.

-
1. Actes des Apôtres 10,38 ; évangile de Jean 7,46. Évangile de Luc 1,4.
 2. Sur le Jésus qu'approche la science historique, voir les cinq volumes de John P. MEIER, *Un certain Juif, Jésus. Les données de l'histoire*, Cerf, 2004-2009 ; Charles PERROT, *Jésus et l'histoire*, coll. « Jésus et Jésus-Christ », Desclée, 1979 ; José Antonio Pagola, *Jésus, Approche historique*, coll. « Lire la Bible », Cerf, 2012.
 3. J'ai essayé de le faire, dans une lecture résolument contemporaine, dans *Jésus l'Ami déroutant*, Desclée de Brouwer, 2002 ; nouvelle édition, 2009.
 4. Jésus, en se désignant comme « fils de l'homme », se réfère au livre de Daniel : aux empires à visage de bête succédera un royaume à visage humain, dont un fils d'homme venant sur les nuées du ciel, sera l'instaurateur au nom de Dieu... « fils d'homme » dit à la fois la vulnérabilité de Jésus en son humanité et la mission qu'il reçoit de Dieu.
 5. Évangile de Luc, 18,9-14.
 6. Évangile de Jean 7,1-10.
 7. Évangile de Matthieu 4,1-11 ; évangile de Luc, 4,1-13.
 8. Évangile de Jean 18,37-38.
 9. Évangile de Matthieu 16,21-23 ; 20,20-28.
 10. Évangile de Matthieu 20,28.
 11. Évangile de Jean, chapitre 10.
 12. Épître aux Hébreux 2,14-15.
 13. La vérité vous rendra libres : évangile de Jean 8,32.
 14. Évangile de Jean 14,22.
 15. Paul et la folie du message : 1 Corinthiens 1.
 16. « Théodicées » : voir le chapitre 4 et notamment Leibniz.
 17. Il m'a aimé et s'est livré pour moi : Galates 2,20.
 18. Sur la communication de l'Esprit, liée à la mort et à la résurrection de

Jésus, *cf.* évangile de Jean 7,39 ; 19,30 ; 20,21-23.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu, il n'est pas un vague fantôme, ni une idole muette, ni un autocrate dévorant : il est celui qui se donne à connaître dans la passion et la mort de l'homme Jésus. Dans une proximité qui est de sa part un don gratuit, nouveau et disproportionné par rapport à tout ce que nous étions en droit d'attendre.

En Deutéronome, Dieu demande et attend cet amour :

6⁴ Écoute, Israël ! Le Seigneur, notre Dieu, est le seul Seigneur. 5 Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. 6 Et ces commandements, que je te donne aujourd'hui, seront dans ton cœur. 7 Tu les inculqueras à tes enfants, et tu en parleras quand tu seras dans ta maison, quand tu iras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras. 8 Tu les lieras comme un signe sur tes mains, et ils seront comme une marque placée entre tes yeux. 9 Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes².

La philosophie grecque, pour qui Dieu, dans sa perfection, ne devrait expérimenter aucun manque et donc aucun besoin ni aucun désir, ne peut entrer dans ces perspectives. Pour elle, Dieu ne pourrait dépendre ainsi de sa créature. Dieu pourrait aimer ses créatures, mais d'un amour « purement désintéressé » qui n'attend rien en retour. Cela est-il encore de l'amour ? C'est plutôt une attitude assez condescendante qui se penche sur un être inférieur, sans qu'il y ait jamais de vraie réciprocité. Or l'amour rend vulnérable et dépendant de celui qu'on aime. Le Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, Dieu de Jésus Christ n'est décidément pas celui des philosophes et des savants, pour reprendre les mots de Pascal.

Le frère Emmanuel, après avoir dénoncé cette perspective de la philosophie grecque, qui a bien trop marqué la théologie

chrétienne, même lorsqu'elle cherchait justement à s'en démarquer, note :

Au sein d'un amour mature, la croissance du désir d'aimer et celle du désir d'être aimé finissent par devenir inséparables, inextricables, se nourrissant continuellement l'une de l'autre: le désir d'être aimé fait autant partie de la grandeur d'un amour réciproque que le désir d'aimer. Savoir y reconnaître l'une des plus nobles et des plus belles aspirations qui soient, c'est non seulement apprendre à ne plus le déconsidérer, à ne plus le négliger – ni en soi-même, ni en l'autre, ni en Dieu –, mais c'est aussi apprendre à se libérer de la tendance à confondre ce désir d'être aimé avec une forme d'égoïsme. En réalité, le désir d'être aimé ne sombre dans une forme d'égoïsme que s'il ne s'accompagne plus – ou trop insuffisamment – du désir d'aimer l'autre et de contribuer à son bonheur. À l'inverse, si le désir d'aimer ne s'accompagne plus du désir d'être aimé, il risque fort de conduire à une forme de condescendance qui défigure tout autant le mystère de l'amour. Ce dernier atteint en effet son expression la plus haute s'il réunit de façon équilibrée et harmonieuse le désir d'aimer et le désir d'être aimé, et non s'il s'écarte de l'un ou de l'autre. Là réside peut-être le secret de son essence : l'amour aime et désire être aimé, l'amour ne peut qu'aimer et désirer être aimé, l'amour ne peut cesser d'aimer et de désirer être aimé ! En tirer les conséquences qui s'imposent pour toute tentative de se représenter un amour divin transcendant, c'est demeurer attentif à donner pleinement leur place à ces deux facettes du mystère de l'amour et à les porter à leur plus haut degré d'intensité dans le cœur d'un Dieu qui, en tant que Source suprême de l'amour, ne pourrait que désirer aimer intensément sa créature et être intensément aimé par elle en retour³.

Alors, oui, nous sommes invités à aimer Dieu. J'aimerais dire, avec la lettre de Jean que cet amour pour Dieu est un critère de vérité de notre amour pour l'autre être humain, tout autant que l'inverse. Il nous préserve d'idolâtrer l'autre, ou d'idolâtrer notre propre amour. Encore une fois, le Dieu plus grand ouvre une brèche qui nous empêche d'étouffer en bouclant sur nous-mêmes et sur nos relations.

Mais qu'est-ce qu'aimer Dieu ? Jean répond : « Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est Lui qui nous a aimés le premier. » Là encore, il s'agit d'abord de recevoir. Recevoir le don de l'amour qui vient de Dieu, qui nous atteint d'abord comme ses créatures, mais aussi comme « la seule créature voulue pour elle-même » et avec qui Dieu entre en dialogue, et enfin et surtout comme celles et ceux que Dieu aime jusqu'au don de la vie de Jésus et jusqu'à l'entrée dans son propre mystère de relations et d'amour.

Recevoir et dire merci. Notre amour peut prendre la forme d'une gratitude qui nous habite le cœur. La prière en sera l'une des expressions. Elle est comme un acte d'ouverture, un moment que nous prenons dans notre vie avec ses multiples occupations et nécessités, pour être là simplement, gratuitement, renonçant pour un temps à faire, à nous occuper de l'utile et du nécessaire (qui nous envahissent si souvent, bien au-delà du réellement utile et nécessaire). Un temps pour être là simplement à côté de l'autre et goûter une présence réciproque – même si, dans nos relations humaines comme dans la prière, cette présence peut être obscure, cachée, voire comportant des aspects douloureux. Mais il y a, pour moi-même et pour l'autre, un plus que l'utile, une relation où ce qui compte est la personne de chacun.

Cette présence engage aussi une disponibilité. Je suis prêt (ou du moins je désire l'être) à œuvrer pour le bien de l'autre, à faire ce qui pourra être bon à ses yeux et aux miens. En ce qui concerne Jésus et Dieu, l'évangile de Jean fait une équivalence entre « aimer » et « garder ses commandements » :

15⁹ Comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour. 10 Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que j'ai gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. 11

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre vie, dans de tout autres circonstances, selon la manière de vivre et d'aimer qui a été celle de Jésus, et là encore dans l'Esprit qu'il a répandu sur nous par sa mort et sa résurrection.

En ce sens, il est bien « un Messie à ne pas suivre », selon l'expression de Marie Balmory², même si cette formule provocante ne doit pas nous détourner du thème chrétien traditionnel de l'imitation ou de la suite de Jésus – mais dans l'Esprit de liberté et d'invention. Dans les Actes des Apôtres, nous voyons Pierre, par fidélité à Jésus et poussé par l'Esprit bien au-delà de ce qu'il aurait fait spontanément, poser des actes qui sont l'opposé même de l'attitude de Jésus. Jésus avait reconnu comme une parole forte, une parole de foi, la protestation de l'officier romain le reconnaissant comme Juif et la distance qu'il doit respecter comme païen: « Seigneur je ne suis pas digne que tu entres chez moi... » Pierre, lui, n'hésite pas à entrer chez un autre officier païen³. Ainsi pourra-t-il en être dans l'histoire de l'Église et dans l'histoire de chacun de nous.

Mais qu'est-ce qui va éclairer nos décisions ? Il n'est pas ici de réponse générale. Mais nous pouvons chercher ce qui va nous aider à décider en vérité.

D'abord, Jésus est totalement disponible entre les mains du Père. Cela lui donne une extrême liberté, celle-ci fût-elle dangereuse. Nous aussi, nous pouvons désirer être totalement disponibles. Sans piper les dés. Sans estimer que nous sommes prêts à tout, sauf... Ainsi la prière de l'archevêque, dans *Le Diable et le bon dieu* de Sartre : « Seigneur, si vous tenez absolument à ce que votre volonté se fasse, eh bien tant pis ! Mais souvenez-vous que je n'ai plus vingt ans et que je n'ai jamais eu la vocation du martyr... »

À l'inverse, la lettre aux Hébreux met dans la bouche du

Christ entrant dans le monde le verset du psaume 39 (40) : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m'as façonné un corps ; tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché, alors j'ai dit : voici je viens. Dans le rouleau du livre il est question de moi, ô Dieu, pour faire ta volonté. »

« Me voici » est la réponse de celui qui pressent un appel de Dieu, tels Samuel, Isaïe, Jérémie... Une présentation de soi-même pour une mission dont on devine qu'elle ne sera pas de tout repos...

Avec ceux-là, avec Jésus, il s'agit de vouloir la volonté de Dieu, avant de savoir ce qu'elle sera. Je dirais même que c'est une condition pour pouvoir découvrir ce qu'est pour moi la volonté de Dieu, puisqu'elle n'est inscrite d'avance ni dans la Bible ni dans les nuages, encore moins dans les injonctions ni même les conseils de qui que ce soit. Je ne pourrai la découvrir que dans la maturation de mes désirs – une maturation que je ne pourrai vivre en dehors de cette disponibilité fondamentale. « Me voici, envoie-moi », finit par dire Isaïe. Et bien des témoins répondront une parole équivalente, dans la conscience que leur disponibilité leur fait découvrir les désirs ancrés dans leur être le plus profond, « dès le ventre de ma mère ».

La volonté de Dieu n'est pas une réalité extérieure ou étrangère, elle est pour moi la mise en œuvre de mon être le plus profond. Nulle hétéronomie, nulle réalité extérieure qui s'imposerait à moi. Mais peut-on, à l'inverse, parler d'autonomie?

*

Ce serait sans doute me faire beaucoup d'illusions. À la différence de Jésus, totalement disponible et totalement fidèle, je suis marqué par bien des ambiguïtés. « Je ne fais pas le bien

que je veux, mais le mal que je ne veux pas », écrit saint Paul (Romains 7). Je suis disponible, mais aussi prêt à tricher. Je ne suis pas prêt à tout lâcher. Malgré moi, je suis sensible à l'approbation des autres et soucieux de ma bonne renommée, recherchant ainsi la gloire qui vient des hommes plutôt que celle qui vient de Dieu. Et je peux vivre toute ma vie à côté de ce que je désire vraiment...

Me reconnaître pécheur peut prendre bien des dimensions, mais je crois que le péché est d'abord cet obstacle qui m'empêche de vivre et fausse toutes mes relations, avec moi-même, avec les autres et avec mon Créateur. On a dit bien des choses sur le péché. Et cela peut demeurer un obstacle devant « une religion obsédée par le péché ». Les choses sont plus simples – plus profondes aussi peut-être. Suivre le Christ, c'est avoir la liberté de me reconnaître pécheur. Liberté et libération qui me permettront d'approcher toujours davantage de qui je suis pour Dieu – et de qui est Dieu pour moi. Car le péché est aussi ce qui atteint en moi l'image de Dieu, ce qui ferait de Dieu un autocrate extérieur qui régnerait par la domination et la contrainte, tandis que moi-même, à son image, je me comporterais en accapareur et en dominateur. Déjà le récit de la Genèse au chapitre 3 met en scène cette perversion de l'image de Dieu, qui démolit aussi l'image de ce que ce serait d'être vraiment humain.

La liberté de me reconnaître pécheur est aussi ce que donne Jésus à celles et ceux qu'il rencontre. Rien de morose. Rien qui soit une complaisance dans la dévalorisation de soi. Mais une confiance qu'une autre vie est possible, et qu'elle est déjà commencée en nous... Une acceptation de nous-même, non pas en nous dressant des statues, en rêvant de la pureté du cristal ou du diamant, mais en acceptant que quelqu'un nous fasse confiance et nous aime tels que nous sommes. Et cette confiance

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grands théologiens du XX^e siècle. L'espérance d'un accueil de Dieu n'exclut personne. Est-ce à dire que « nous irons tous au paradis » ? L'affirmer serait nous substituer à Dieu et à la liberté de chaque personne. Il est là un mystère que nous ne pouvons pénétrer. Ce que nous croyons, c'est que le don de la vie et de la mort de Jésus est vraiment pour tous. Ce que nous expérimentons, c'est que le cœur de l'homme est compliqué et malade (Jérémie 7,9). Invités à recevoir, nous pouvons aussi nous fermer sur nous-mêmes et refuser ce don, créant ainsi notre malheur et le malheur des autres.

La peur de l'enfer a été un instrument de pouvoir dans les mains des prédicateurs et des responsables d'Église, soucieux de leur légitimité et n'hésitant pas à juger « au nom de Dieu », ce qui est encore une manière de « prononcer son Nom en vain ». Elle a fait des ravages dans des psychologies portées à la crainte ou au scrupule. Elle est une des raisons de l'éloignement de beaucoup par rapport à la foi.

En fait, que pouvons-nous dire ? Dieu nous prend au sérieux, il respecte notre liberté, il ne fera pas notre bonheur malgré nous. Les enjeux de notre vie terrestre sont sérieux : Jésus ne cesse de le rappeler. Et le critère premier est l'amour et le service effectif de nos frères et sœurs dans le besoin, à qui le Christ s'identifie ultimement (Matthieu 25). « Large est la voie qui mène à la perdition, étroit et resserré le sentier qui mène à la vie ». Lorsqu'on lui demande si c'est « le petit nombre qui sera sauvé », Jésus ne répond pas⁹. Ce n'est pas une question de statistiques. C'est un appel personnel, unique et décisif pour chacun. Et c'est ainsi qu'il faut l'entendre. Ici et maintenant.

Au-delà de ma mort, quel sera le poids de ma vie ? Quels fruits aura-t-elle porté ? Je n'en sais rien. Et tenter de mesurer ces fruits, c'est risquer de mettre la main sur eux, de les

posséder et de les étouffer. Crisper la main : au moins, j'aurai fait cela ! Non, là encore, il me faut accepter cette dépossession personnalisante. « Je paraîtrai devant Dieu les mains vides », dit Thérèse de Lisieux, et c'est bien dans le sens de la « petite voie » qu'elle propose : non pas accumuler les bonnes actions, mais se laisser combler gratuitement par Dieu. Une voie libératrice, en écho à saint Paul recevant cette parole du Christ : « Ma grâce te suffit, car ma puissance se déploie dans la faiblesse », et pouvant dès lors se vanter... de sa faiblesse.

La tradition ecclésiale parle du purgatoire. Là encore, n'allons pas imaginer un lieu particulier. Simplement, il s'agit d'une purification qui se poursuit au-delà de la mort, nul ne sait comment ; il s'agit de cette dépossession personnalisante qui continue et permet une plus profonde vérité de la personne. C. S. Lewis met cela en scène dans *L'Autobus du paradis*, en nous renvoyant bien sûr à ce que nous pouvons vivre ici et maintenant¹⁰...

Toute vie est inachevée : il resterait encore tant à faire... Simple invitation à aller à l'essentiel, à vivre vraiment dans le temps qui nous est donné et dont nous ne savons pas la mesure¹¹. Mais nous savons bien que l'annonce d'une maladie ou le sursis qui nous semble donné après un accident où nous aurions pu mourir, sont souvent ressentis comme une invitation à se centrer, simplement, sur ce qui compte vraiment pour nous.

*

Terminons en rappelant que l'espérance, ici comme toujours, n'est pas seulement individuelle, mais collective et communautaire. Espérer ne relève pas du vœu pieux : j'espère qu'il fera beau demain ; je n'y peux rien et cela ne m'engage à rien. Espérer, c'est m'engager pour la réalisation de ce que

j'attends, y mettre mes forces, tout en sachant que cela ne dépend pas que de moi. Heureusement, il y a les autres. Heureusement, il y a Dieu. « Espérer pour tous » demeure de toute façon dans la « communion des saints ». Celles et ceux qui nous précèdent nous espèrent, et nous pouvons aussi espérer pour eux. Nous ne serons jamais comblés et le don qui nous est fait, et qui intègre les autres, ne connaîtra pas de limites...

Voir ce que nous espérons, ce n'est plus espérer, dit saint Paul. Nous n'aurons jamais fini de découvrir l'ampleur du mystère de Dieu, ni de la communion des saints.

Et cette mesure sans mesure nous est déjà donnée dans l'Église qui chemine sur cette terre...

1. Romains 8,11 ; 2 Corinthiens 4,14.

2. Première lettre de Jean 3,1-2.

3. Texte de Guy Lafon pour les funérailles d'Antoine Delzant. On peut la retrouver sur le site « Dieu maintenant ». Merci à Michel Jondot et Christine Fontaine de m'avoir fait connaître ce texte.

4. SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Manuscrits autobiographiques*, Seuil 1995 ; réédition en livre de poche.

5. Joseph RATZINGER, *Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Mame, 1969 ; voir p 7-13.

6. Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Le Milieu divin* ; deuxième partie : « La divinisation des passivités. »

7. *Ibid.* p. 74 et p. 88.

8. Hans URS VON BALTHASAR, *Espérer pour tous*, Desclée de Brouwer, 1987.

9. Évangile de Matthieu 7,13-14 ; évangile de Luc 13,23-30.

10. C. S. LEWIS, *L'Autobus du paradis*, Cerf, 1980.

11. Pour poursuivre dans le sens de la dépossession personnalisante, de la pauvreté et de l'adoration : l'itinéraire spirituel de François d'Assise relu par Éloi LECLERC, *Sagesse d'un pauvre*, Desclée de Brouwer, 1991.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

présente, Geneviève de Balincourt, très attentive, Claudine et Jean-François Bénard dont les premiers encouragements m'ont permis de continuer, Véronique Malphettes et Françoise Oddoux grâce à qui j'ai pu lire *Un amour méconnu*, Nicolle Carré, Hélène Clément, Françoise Crambes, Catherine Grémion, Bénédicte Lucas, Cécile Lablée, Philippe et Danielle Mauger-Nizieux, Hélène Weisse, Catherine Geoffroy, Claire Sébastien, Geneviève Joanne, et bien d'autres qui n'ont pas forcément lu mes textes, mais dont la présence ou l'amitié a été importante dans ces moments-là...

Je voudrais aussi dédier ce livre à mes parents, qui m'ont transmis la foi, avec une grande liberté qu'ils ne mesuraient pas eux-mêmes, à ma marraine et à tant d'autres qui ont marqué mon itinéraire...

Aujourd'hui, je poursuis ma route. Aux dernières nouvelles, le traitement est efficace et les cellules malignes ne sont plus actives pour le moment. Les effets secondaires restent handicapants. Mais les séjours à l'hôpital m'ont fait rencontrer des personnes bien plus atteintes que je ne le suis. Comment vivrai-je ce nouveau défi ? Certains me disent que ma présence les aide dans leur propre chemin. Mais moi, je sais toutes mes faiblesses, le chaos intérieur, la possibilité de « craquer ». « Ce trésor, nous, les apôtres, le portons dans des poteries sans valeur, afin qu'il apparaisse que cette extraordinaire puissance ne vient pas de nous, mais de Dieu », écrit saint Paul. Et Bernanos fait dire au curé de campagne : « Ô miracle de nos mains vides... » Je sais bien la précarité, non seulement de nos existences, mais de mes dispositions spirituelles personnelles.

Une amie m'écrit : « Si j'ai appris quelque chose dans toute cette horrible épreuve du passage vers la mort, c'est bien ce qu'est la Vie. Ma maman n'était pas une personne mourante, elle

était une personne en vie qui allait mourir. [...] Un jour, avec ma mère, on s'était dit que, chacune à notre manière, la maladie nous avait appris à nous satisfaire du moins pire mais en fait, avec le recul, je crois qu'elle nous a vraiment permis de comprendre ce qu'est la Vie... la vie plus qu'une notion, plus qu'un état de fait : la vie, une vraie grâce... de Dieu... je crois que je peux le dire y compris pour ma maman ! »

Je suis bien résolu à vivre, et à me battre pour vivre. Mais le but n'est pas de vivre plus ou moins longtemps – chose qui, de toute façon, ne m'appartient pas. Il est plutôt d'être vivant et d'aider d'autres à vivre, autant que cela me sera donné. Je m'en remets à Dieu et à ces « maîtres de sa main » que sont « la nécessité et les événements », pour reprendre les mots de Pascal méditant sur l'agonie de Jésus. Je compte pour cela sur les amitiés et la prière de beaucoup. Que je puisse répondre vraiment à ces nouveaux appels de Dieu dans ma vie, au-delà du temps des missions et des responsabilités...

Table

Pourquoi m'intéresser ?

1. Recevoir et dire merci

2. Noms de Dieu

3. Création

4. Du mal et du malheur

5. Un petit nombre

6. Jésus donnant sa vie

7. Un Dieu de relations

8. Du mystère de Dieu à la vocation humaine

9. Suivre Jésus

10. Devant la mort

11. En Église

Envoi

Postface

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en novembre 2013

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : janvier 2014

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
573/2013